Les écrivains catholiques français de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle

Daniel FONDANÈCHE[1]

Abstract : Historical circumstances will lead to the emergence in France of a generation of Catholic and nationalist writers in the late nineteenth century : the occupation of two French provinces by the Germans after the defeat of 1870 and the Dreyfus Affair. These two facts will awaken a kind of faith fighter figure that will materialize in Barres, Bourget, Péguy and Claudel, a boundless admiration for the character of Joan of Arc that France, under the influence of Boulangism, had just adopted as a symbol of resistance to occupation. These writers of faith express a desire to see a new man in a society ideally good, fair and Catholic, as in du Gard or Bordeaux. It thus appears that we are dealing with a current anchor of the "values" of France of the old regime, who has disappeared for a century, but who seems to be regretted by all.
Keywords : history, society, industrial revolution, 2nd - 3rd republic, occupation, world war 1, resistance, combat, faith, tradition

Entre 1870 et la Grande Guerre, nous nous trouvons à une époque charnière avec un siècle qui n'en finit pas de s'achever et un autre qui ne débutera vraiment qu'après la Guerre de 14-18. La France expérimente vraiment la République. Après une première qui s'est accompagnée de troubles variés (1792-1804) et une seconde qui n'a duré que 4 ans (1848-1852), cette III^{e} République ne semblait pas faite pour durer. Elle s'instaure dans des conditions difficiles avec l'occupation prussienne, mais en rupture avec dix huit ans d'un Empire qui a conduit la France au désastre. Elle va se construire sur une idée d'union nationale, de rassemblement pour faire front après la défaite de l'Empereur, mais aussi sur la nécessité de changement.

Pourtant, après la capitulation de Paris après 132 jours de siège et des élections sous occupation, seul 1/3 de la Chambre est d'inspiration libérale ou républicaine, les deux autres tiers des sièges sont occupés par des députés monarchistes. Ils vont croire que les Français veulent de nouveau

[1] Université de Hradec Kralové, Tchéquie.

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

une tête couronnée à la tête du pays. C'était faux. Ils ne voulaient que la Paix et seuls les monarchistes proposaient l'armistice. C'est une Assemblée élue par une France encore très majoritairement rurale, mais dès que les conditions du traité de Paix sont connues – la cession de l'Alsace et de la Lorraine, une indemnité de guerre exorbitante – Paris se soulève.

C'est la Commune qui oblige Thiers et son gouvernement à quitter la Capitale. On va retrouver dans le programme des « communards » bien des mesures qui seront adoptées par la suite, comme la séparation de l'Église et de l'État ou l'instruction laïque et obligatoire. Si les « versaillais » de Thiers, avec l'aide des Prussiens, arrivent à écraser la Commune, nombre de ses idées vont quand même s'imposer.

Alors que les royalistes se divisent sur le nom du souverain à mettre en place, une République molle s'installe grâce à une série de lois (1875) qui l'organisent. C'est ce que les royalistes acceptent comme une solution d'attente d'autant plus qu'un Ordre Moral s'est mis en place et que le vote de la construction du Sacré Cœur (1873), comme expiation aux débordements anticléricaux des « communards », leur semble être le symbole du retour à une France chrétienne. Lors des élections de 1876, les Républicains sont près de la victoire. Elle arrive, l'année suivante après une dissolution de l'Assemblée. Puis ce sera au tour du Sénat de devenir républicain à son tour (1878). Dès lors, huit ans après la fin de la guerre, c'est une France laïque et républicaine qui se met en place alors qu'elle aurait pu sombrer, une fois encore, dans une monarchie conservatrice et catholique. Pourtant, ce courant n'est pas éradiqué. Au contraire, il va reprendre vie, se faire nationaliste, revanchard et inspirer plusieurs écrivains.

À la fin du siècle, un nouvel élément va contribuer à accentuer le clivage entre auteurs laïques et républicains et auteurs nationalistes et revanchards : l'affaire Dreyfus. Elle va débuter discrètement le 20 septembre 1894. Elle est une première fois évoquée par la presse le 1er novembre dans *La Libre parole*. Le 19 décembre, premier procès du Capitaine Dreyfus devant le Conseil de guerre. Il est condamné à la déportation à vie. Le 5 janvier 1895, Dreyfus est dégradé. Le 13 avril, il arrive à l'île du Diable en Guyane. Le 1er juillet, le Commandant Picard arrive à la tête des services de renseignements. Le 1er mars 1896, le Cdt Picard décide d'enquêter sur le Cdt Esterhazy qui a, semble-t-il, des liens avec l'attaché militaire allemand en poste à Paris. Il fait part de ses soupçons à l'État major le 3 septembre et peu après il est écarté de son poste. Le 6 novembre, publication à Bruxelles d'une brochure de Bernard Lazard : *Une erreur judiciaire*. Le 5 novembre 1897, Gabriel Monod,

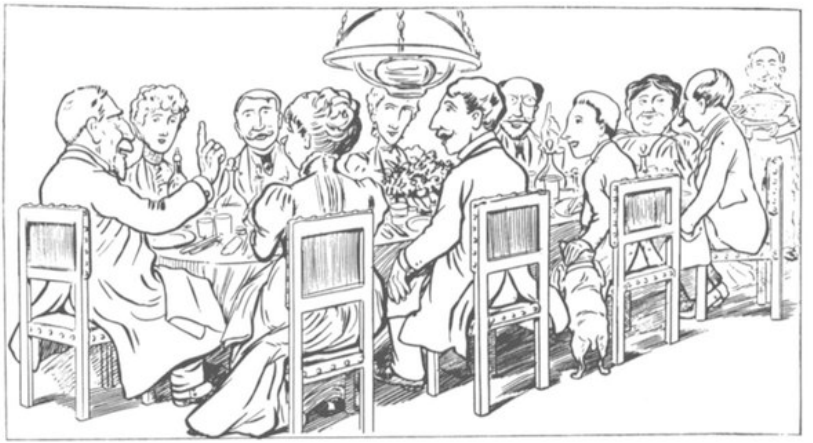
BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

dans le quotidien *Le Temps*, affirme que Dreyfus est victime d'une erreur judiciaire. Pendant ce temps, Picard est tenu éloigné de France et Esterhazy est mis en retrait. Le 16 novembre, Mathieu Dreyfus accuse Esterhazy d'être à l'origine d'un faux. Le 25 novembre, 1er article de Zola dans *Le Figaro* en faveur de Dreyfus. Les 1er, 5 et 14 décembre, Zola poursuit sa campagne de presse. Le 11 janvier 1898, Esterhazy qui avait été mis en jugement est acquitté par le Conseil de guerre. Le 14 janvier publication de *J'accuse* de Zola dans *L'Aurore.* Le 23 février Zola est condamné au maximum (1 an de prison et 3000 F d'amende) pour diffamation. Le 26 février le Cdt Picard est réformé pour « faute grave dans le service ». Le 18 juillet, de nouveau condamné en cassation, Zola fuit en Angleterre pour ne pas être emprisonné. Le 30 août, le Colonel Henry avoue au Ministre Godefroy Cavaignac avoir fait un faux et le 31, il se suicide dans sa prison. Le 22 septembre, Picard est écroué. Le 3 juin 1899, la Cour de Cassation annule le jugement contre Dreyfus de 1895. Dreyfus est renvoyé devant le Conseil de guerre. Le 18 juillet, Esterhazy reconnaît avoir fait un faux sur ordre. Le 7 août, début d'un nouveau procès Dreyfus et le 9 septembre, il est de nouveau déclaré coupable… avec des « circonstances atténuantes ». Le 19 septembre, Dreyfus est gracié par le Président de la République, Émile Loubet. Le 24 décembre 1900, le Sénat vote une loi d'amnistie sur l'Affaire. Le 29 septembre 1902, mort suspecte de Zola. Le 12 juillet 1906, le jugement condamnant Dreyfus est cassé, Dreyfus est reconnu condamné « à tort ». Le 13 juillet, Dreyfus et Picard sont réintégrés dans l'armée.

Cette Affaire va contribuer à nourrir un antisémitisme rampant jusqu'à la seconde guerre mondiale. Que Dreyfus ait été innocenté n'a pas changé grand chose, l'idée des « 100 familles » qui se partagent la richesse de la France sera toujours bien présente et agitée par les meneurs de droite et d'extrême droite jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. C'est un antisémitisme viscéral, sans véritable fondement idéologique, il *est* et se transmet pour justifier, sans discernement, les causes de la Grande Guerre, puis de la crise économique, puis les prémices de la Seconde guerre mondiale. Dans un premier temps, dans cette affaire, on ne va retenir que le discours du Conseil de Guerre : l'intelligence avec l'ennemi. Or, à la même époque, les couplets revanchards son nombreux. On a l'œil sur « La ligne bleue des Vosges » tout en chantant *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*. Comment faire admettre qu'il n'est pas besoin d'être juif pour trahir, c'est ce que Mata Hari apprendra à ses dépens en 1917. Cette Affaire creuse donc un fossé entre les écrivains, comme elle l'avait creusé entre les Français, comme

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

le montrent ces deux célèbres dessins de Caran D'Ache publiés dans *Le Figaro* le 13 février 1898 (Architecte).



— Surtout ! ne parlons pas de l'affaire Dreyfus !



... Ils en ont parlé...

Le coup de grâce sera porté lors du vote de la Loi sur la séparation de l'Église et de l'État le 9 décembre 1905, qui n'est pourtant que l'aboutissement des menées du « petit père » Combes, pour déposséder les Congrégations du droit d'enseigner.

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Chez les écrivains que nous allons étudier, l'antisémitisme n'est pas au premier plan. Ce sont surtout les « valeurs » d'une France catholique et accessoirement monarchiste, privée de deux de ses provinces, qui sont mises en avant. C'est une sorte de discours sur le « Paradis perdu » qui s'instaure à partir de l'œuvre du chef de file du mouvement : Maurice Barrès.

Maurice Barrès (1862-1923) est né dans les Vosges, juste avant que la région ne passe en zone allemande. Par la suite, Barrès va devenir la figure de proue du nationalisme français avec deux axes de combat : le culte du « Moi » contre les barbares (au sens latin du terme) et l'enracinement sur « la terre et les morts », c'est-à-dire, la Patrie.

Après ses études secondaires et de droit, qu'il n'achève pas, à Nancy, il « monte » à Paris en 1882. Là, il fréquente le salon de Lecomte de Lisle, il y rencontre même une fois Hugo et souvent José Maria de Heredia. Il collabore à diverses revues littéraires et fonde même l'éphémère *Taches d'encre* où il va exposer sa doctrine :

> Notre tâche sociale, à nous, jeunes hommes, c'est de reprendre la terre enlevée, de reconstituer l'idéal français qui est fait tout autant du génie protestant de Strasbourg que de la facilité brillante du Midi. Nos pères faillirent un jour : c'est une tâche d'honneur qu'ils nous laissent. Ils ont poussé si avant le domaine de la patrie dans les domaines de l'esprit que nous pouvons, s'il le faut, nous consacrer au seul souci de reconquérir les exilés. Nous dirons la France est grande et l'Allemagne aussi. Quels que soient, d'ailleurs, les instants de la politique, trois peuples guident la civilisation dans ce siècle : la France, l'Angleterre, l'Allemagne aussi. Et ce serait pour nous une perte irréparable si l'un de ces flambeaux disparaissait. Le patriotisme d'aujourd'hui ne ressemble pas plus au chauvinisme d'hier qu'au cosmopolitisme de demain. Nous avons des pères intellectuels dans tous les pays. Kant, Goethe, Hegel ont des droits sur les premiers d'entre nous.

En 1888 débute la publication de sa trilogie consacrée au « culte du Moi » :

Dans *Sous l'œil des barbares* (1888), il affirme que Notre moi n'est pas immuable : *il faut le défendre chaque jour, et chaque jour le créer* [et le défendre] *contre tout ce qui risque de le contrarier ou de l'affaiblir dans l'épanouissement de sa propre sensibilité, contre les Barbares*. Il rappelle que c'est dans la solitude et la pensée que se sont épanouis Dante, Pascal et S^{te} Thérèse.

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Dans *Un Homme libre* (1889), il établit trois principes fondamentaux pour lui : *Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation.* Puis : *Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser*. Et enfin : *Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible*. Et le lieu idéal, c'est la Lorraine qu'il faut, sans doute, reconquérir.

Dans *Le Jardin de Bérénice* (1891), il conseille à chacun de trouver un ou des amis qui soient des intercesseurs qui l'aident et qui l'initient, comme l'Histoire a pu en donner avec René II de Lorraine (qui a vaincu Charles le Téméraire) ou Jeanne d'Arc.

Ces trois volumes seront très bien reçus dans la population et dans la jeunesse en particulier. Il devient le « Prince de la jeunesse ». Il fait alors un voyage en Espagne et à son retour, il publie *L'Ennemi des lois* (1893) qui surprend et déroute par ses considérations étranges : *notre malaise vient de ce que nous vivons dans un ordre social imposé par les morts, nullement choisi par nous-mêmes*, mais Barrès se reprend dans une nouvelle trilogie : « Le Roman de l'énergie nationale » avec *Les Déracinés* (1897), *L'Appel au soldat* (1900) et *Leurs figures* (1902). Le premier volume est le plus significatif de cette fidélité au sol natal et du roman à thèse : Trois jeunes nancéens quittent leur terre pour aller à Paris où ils ne connaîtront que déboires et désillusions. Deux d'entre eux, Racadot et Mouchefrin, iront même jusqu'au crime. Si Mouchefrin s'en tire grâce à la complicité d'un ami, Racadot passera sous la guillotine. La perte du pays d'origine, des racines, entraine la déchéance.

Suit une nouvelle trilogie encore plus « enracinée » avec *Les Bastions de l'Est* composé de : *Au service de l'Allemagne* (1905), *Colette Baudoche* : *Histoire d'une jeune fille de Metz* (1909) et beaucoup plus tardivement *Le Génie du Rhin* (1921). Entre temps, il va donner son œuvre la plus *célèbre : La Colline inspirée* (1913) : Trois religieux lorrains, les frères Baillard, décident de faire revivre sur la colline de Sion-Vaudémont un lieu de pèlerinage dédié à la Vierge jusqu'à la Révolution. Ils parcourent la France et les pays proches, et attirent les foules à Sion[2]. La rencontre de l'aîné Léopold avec l'hérésiarque Vintras, prêtre excommunié par l'Église, transforme Notre-Dame de Sion en bastion de la secte vintrasienne. Les autorités catholiques

[2] On pourrait s'étonner du lieu choisi par Barrès, la colline de Sion (près de Nancy) qui semble faire écho au Protocole des Sages de Sion (1901), un faux d'origine russe où était exposée une grande conspiration judéo maçonnique pour s'emparer de la gouvernance du monde et qui faisait fureur à l'époque. En fait le choix de Barrès est lié à l'occupation de la Lorraine par les Allemands.

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

s'allient avec les libres penseurs pour dénoncer la communauté de Sion pour ses pratiques superstitieuses. Les frères Baillard sont excommuniés. Après la mort de ses frères et de Vintras, Léopold reste seul *dans le cercle du noir enchanteur*. Le Curé Aubry, de Sion, qui représente l'orthodoxie, va sauver cette âme perdue. Il va s'employer à ramener Léopold dans l'Église, et Léopold abjure son hérésie et sera rétabli comme prêtre.

En1906, Barrès est élu à l'Académie française au fauteuil de José Maria de Heredia. Cette même année, Barrès sera de nouveau élu député (il l'avait brièvement été sous le Ministère Boulanger), représentant Paris. Il sera le défenseur des édifices religieux lors de la séparation de l'Église et de l'État. Dans toutes ses interventions à la Chambre il se présentera comme nationaliste et catholique. Barrès a été lié aux divers groupes nationalistes : *La Ligue de la patrie française* (1899), puis à la *Ligue des Patriotes* (1900) de l'ultra nationaliste Paul Déroulède. Barrès sera antidreyfusard, en cela proche du philosophe nationaliste et positiviste Charles Maurras qu'il admirait, mais pendant la guerre, Barrès va revenir sur son antisémitisme. Barrès va aussi faire partie du groupe des « 4B » des auteurs traditionnalistes : Paul Bourget, René Bazin et Henry Bordeaux. En juin 1920, la chambre des députés adoptera son projet d'une fête nationale dédiée à Jeanne d'Arc.

Paul Bourget (1852-1935) est né à Amiens, mais il passe son enfance à Clermont-Ferrand où son père est Professeur de maths à la Fac de sciences. Ayant perdu sa mère à l'âge de 6 ans, il entretiendra des relations difficiles avec sa belle-mère. Il va faire ses études à Paris où il subit l'influence de Taine (qui va développer la doctrine du positivisme au travers de ses études historiques[3]), mais revient souvent dans le Massif Central qui imprègnera une partie de son œuvre. Paul Bourget est professeur dans une institution privée et fréquente les salons parisiens grâce à son condisciple du Lycée Louis Legrand, Albert Cahen (élève de César Frank). Il s'est aussi lié avec Henri Becquerel, Ferdinand Brunetière (historien de la littérature). La Commune de 1870 et les exécutions sommaires des Versaillais le bouleversent. Pendant ses études il conçoit une grande admiration pour Hugo et Balzac, Byron et Heine. En 1872, il rejoint le groupe des « Vilains

[3] Chaque fait historique dépendrait de trois conditions : le milieu, la race (état physique de l'homme), le moment (état d'avancée du développement intellectuelle de l'homme). On peut mettre en place une méthode expérimentale pour les étudier, comme pour la médecine (voir Claude Bernard).

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Bonshommes »[4], après la disparition du groupe et de ses dîners, il rejoint le « Groupe des vivants »[5]. Il collabore à diverses revues : *La Renaissance littéraire et artistique*, *La Revue des deux mondes*, *Le Globe*, *La Nouvelle revue* où il fait de la critique littéraire et des chroniques. En 1885, dans ses *Essais de psychologie contemporaines* il développe la « théorie de la décadence » (l'esprit fin de siècle) qui lui aurait été inspiré par Barbey d'Aurevilly. À partir de 1884, il rédige ses premières nouvelles, mais aussi son premier roman : *Cruelle énigme* (1885), qui va le rendre célèbre grâce à ses analyses psychologiques. Parrainé par François Coppée et le Comte d'Haussonville, Paul Bourget est élu à l'Académie française en 1894 (il a 43 ans).

C'est cette même année qu'il publie son roman le plus célèbre : *Le Disciple* (1894) qui marque son entrée dans le roman moral, ce qui était annoncé dans son précédent roman, *Cosmopolis* (1892). Là il développe l'idée d'un *pathétique qui fait penser*, dit-il, à une défense de la tradition et de l'ordre social. C'est *le roman à idées* qu'il va développer dans ses œuvres à venir : il s'élève contre le divorce (*Un Divorce*, 1938), défend les caractères raciaux (*Cosmopolis,* 1892), défend la vieille noblesse (*L'Émigré,* 1907), n'accepte l'ascension sociale que si elle se fait lentement, contrairement à celle d'un Rastignac, par exemple (*L'Étape,* 1902), il défend le retour au spiritualisme *(Le Disciple,* 1894) et aux valeurs catholiques (*Le Sens de la mort,* 1915). En fait, il dénonce la démocratie qui a pour effet de niveler les valeurs, les individus et les fortunes, de dresser les classes les unes contre les autres (souvenirs de la Commune), de former des individus ambitieux, arriviste, des aigris. Ces traits sont accentués par son retour au catholicisme dans sa version traditionnaliste en 1889. D'autres seront proches de lui, ayant suivi des chemins différents, mais aboutissant à la même chose : Léon Bloy (1879), Paul Claudel (1886), Joris-Karl Huysmans (1892), François Coppée (1897) et René Brunetière (1905) ou Charles Maurras qui a toujours défendu des idées catholiques et patriotiques. Ceci se traduit chez Bourget par une

---

[4] Groupe d'artistes qui s'est formé entre 1869 et 1872 dans la mouvance parnassienne avec (pour les plus connus) Paul Verlaine, Charles Cros, Fantin-Latour, André Gil, Paul Bourget, Catulle Mendès, Théodore de Banville, Stéphan Mallarmé, Arthur Rimbaud et François Coppée. Tous faisaient partie d'une claque qui avait soutenue la pièce de Coppée : *Le Passant* en 1869.

[5] Il s'agit du groupe des poètes zutiques (ou zutistes), opposés au Parnasse, qui se réunissaient à l'Hôtel des Étrangers au milieu du Bd St Michel à partir de 1871 ou l'on trouve : Charles Cros, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, Germain Nouveau, Jean Richepin, Raoul Ponchon et Paul Bourget. Le groupe disparaîtra en 1872.

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

adhésion politique à des groupes d'extrême droite : *La Ligue de la patrie française* (1898), puis à *L'Action française* (1900). Il devient donc un antidreyfusard convaincu et adhère en 1904 à *L'Entente nationale*, reniant les amitiés juives de ses débuts, estimant que ses amis l'avaient trompé… mais Bourget ne participe à aucun rassemblement antidreyfusard et ne condamne pas Zola lors de sa défense de Dreyfus. Il publiera même des articles élogieux sur Zola lors du transfert de ses cendres au Panthéon. Edith Warton explique cette attitude de Bourget par l'idée que, selon lui, l'armée ne pouvait se tromper et pas à cause de son antisémitisme modéré.

Bourget défend donc le « roman à thèse », le *roman d'idées* comme le disait Balzac, et on a vu à quoi elles correspondaient. Les personnages qu'il met en place sont emblématiques d'un aspect de la société, ils en sont les témoins agissants et tout ce qu'ils font est filtré par la morale bourgeoise et chrétienne. Comme ces personnages sont emblématiques, exemplaires et que l'exemple, pour édifier le peuple, doit venir « d'en haut », Bourget met en scène la noblesse ou la haute bourgeoisie. C'est ce que le critique Pierre de Boisdeffre reproche à Bourget : écrire des romans qui sont *autant de plaidoyers en faveurs des thèses conservatrices, de la morale et des institutions, autant de romans dont la logique démonstrative est forte, mais dont les héros manquent d'imagination et de spontanéité*. Il est vrai que ses personnages sont secs, abstraits, parce qu'ils ne sont que des exemples à suivre ou à ne pas suivre, ce qui est un peu stérile, manquant de spontanéité et de crédibilité. De plus, le narrateur intervient fréquemment pour expliquer au lecteur pourquoi ses personnages réagissent comme ils l'ont fait (métalepse narrative), ne lui laissant pas la possibilité d'interpréter les faits comme il les a compris. C'est aussi une façon pour Bourget de pousser le lecteur à adopter ses thèses et pour bien lui montrer qu'il a raison, il coupe son récit par des discours érudits qui s'appuient sur la thèse de Ribot touchant à la volonté et ses « maladies », les débuts de l'analyse d'après les cours de Charcot. Tout tend, dans le roman, à expliquer et à justifier la thèse initiale si bien que le « je » disparaît derrière le « nous » de majesté grâce à des épiphrases telles que : *comme nous l'avons dit, comme nous le rappelons*,…

Dans le roman *Le Disciple* (1889), Bourget développe la question de la responsabilité de l'écrivain et du philosophe sur de jeunes esprits. Le philosophe Adrien Sixte est interrogé sur le jeune Robert Greslou, qui affirme être son disciple et qui est accusé d'avoir empoisonné une jeune fille. Sixte qui ne l'a vu que deux fois, le connaît à peine, pourtant la mère de Robert Greslou lui demande son aide en lui remettant un texte de son fils : *Confessions d'un*

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

jeune homme d'aujourd'hui. Sixte se défend en servant des thèses de Taine : l'hérédité a fait de lui un logicien et non un homme d'action, un homme nerveux incapable de résister à ses désirs. Ses lectures, des romantiques en particulier, l'ont détaché de la foi, si bien qu'il croit au déterminisme et que les notions de « bien » et de « mal » ne sont que des conventions. Dans un flash back, nous apprenons ce qui s'est passé avant. Le jeune Robert est précepteur chez les de Jussat-Randon et, pour suivre le principe de liberté absolue de Sixte, il décide de séduire son élève, la jeune Charlotte. Il arrive à ses fins avec une fausse tentative de suicide qui devait les unir dans la mort. Elle devient sa maîtresse et au matin, Robert va quitter le château, mais Charlotte qui a lu son journal sait qu'elle a été son jouet expérimental. Elle a tout dit à son frère André. Pas plus tôt arrivé à Clermont-Ferrand, Robert est accusé d'empoisonnement. André de Jussat-Randon explique que sa sœur s'est bien suicidée, Robert est libéré, mais André le tue d'un coup de révolver. Dernière scène, Sixte en pleurs au chevet de Robert, son disciple.

Roger Martin du Gard (1881-1958) est né à côté de Paris dans une famille de magistrats et d'avocats aisés ; les problèmes financiers ne sont pas sa préoccupation, ce qui lui permet d'envisager une carrière littéraire, idée qui lui est venue de la lecture de *Guerre et paix* de Tolstoï. Il va donc faire des études de lettres, échoue à la licence, passe le concours de l'École des Chartes et obtiendra un diplôme d'archiviste paléographe. C'est pendant la guerre qu'il conçoit le projet du roman fleuve en huit volumes, qui va l'occuper pendant vingt ans (1920-1940). Cette saga familiale couvre la période 1905-1918, c'est-à-dire la fin de la Belle époque et du XIX^{e} siècle. Il s'agit de peindre la vie quotidienne d'une famille de la « bonne » bourgeoisie et plus particulièrement l'affrontement des deux fils Thibault : Antoine, le fils doué, brillant, qui fera des études de médecine tout en étant dévoué envers les autres et son frère Jacques, l'élève moyen, mais nerveux, engagé et passionné. Entre les deux, la présence pesante du père.

Ici, nous dirons quelques mots d'un de ses premiers romans, *Jean Barois* (1913) qui lui a permis de se lier avec André Gide et avec le metteur en scène de théâtre, Jacques Copeau. C'est un roman dossier où Roger Martin du Gard s'interroge sur quelques-uns des évènements de la fin du siècle comme l'évolution de la religion avec la question de la séparation de l'Église et de l'État ou sur l'Affaire Dreyfus (encore une question de religion) et le procès de Zola qui lui a été lié. Dans ce roman,Roger Martin du Gard raconte le parcours d'un homme en liaison avec les trois phases de la vie. Pendant son enfance, Jean Barois parviendra à se détacher progressivement des chaînes

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

pesantes de la religion. Pendant sa vie d'adulte, il va animer la revue « Le Semeur », organe de la libre pensée et du rationalisme. Jean Barois est alors professeur et il sera renvoyé du collège Venceslas parce qu'il a osé enseigner la doctrine darwiniste et non le créationnisme. De même, il va se séparer de sa femme trop bigote. Sur la fin de sa vie, Jean Barois va aller de déception en déception : l'affaire Dreyfus est récupérée par les politiques qui en font un argument électoral, sa fille, Marie, qui n'a pas été convaincue par la doctrine laïque de son père, entre en religion. Enfin, au seuil de la mort, Jean Barois, reniant son passé, revient à la religion. À côté de ces questions, c'est un roman très construit, avec de nombreux documents (réels comme les minutes du procès de Zola) ou fabriqués qui rendent la fiction plausible.

Henry Bordeaux (1870-1963) né en Savoie, près du Lac de Genève, une région qui va l'inspirer dans ses écrits. Il est issu d'une famille très catholique et royaliste. Après avoir obtenu son Bac, Henry Bordeaux va aller faire des études de droit et de littérature à Paris. À cette époque, il y rencontre Alphonse Daudet et son fils Léon, François Coppée, Verlaine et Léon Bloy. Après ses études il est inscrit au barreau de Thonon-les-Bains. Après le ralliement de l'Église à la République en 1892, Henry Bordeaux devient républicain. Il va publier son premier ouvrage, *Âmes modernes* (1894) alors qu'il travaille comme rédacteur au PLM. Dans cet ouvrage, qui n'est pas vraiment un roman, il s'adresse aux écrivains qu'il admire et aura une réponse enthousiaste de Bourget. La suite de ses œuvres d'avant guerre : *Le pays natal* (1900) célèbre le retour à la terre façon Barrès, *La Peur de vivre* (1902) sera couronné par l'Académie française qui raconte les difficultés de survie financières et morales d'une famille près de Chambéry, *Le Lac noir* (1904) qui est une histoire sur la sorcellerie, *La Petite demoiselle* (1905), *Les Roquevillard* (1906) où il est question d'un drame familial auquel on ne survit que par la fraternité, *Les Yeux qui s'ouvrent* (1908), *La Croisée des chemins* (1909) qui est une sorte de roman historique et familial couvrant le XIX^{e} siècle sur le thème d'une ascension sociale qui culminera sous le Second Empire, *La Robe de laine* (1910), qui est une histoire morale du fond régionaliste qui sera son roman le plus traduit, *La Neige sur les pas* (1911) et sera le premier de ses romans se déroulant dans la montagne, *Amants de Genève* (1912) ou *La Maison* (1913), sont fortement influencés par la morale chrétienne avec la recherche du « bien », de la justice sociale, l'idée de rédemption et du pardon après la faute,… parfois avec une couleur de roman historique comme dans *La Croisée des chemins*, ou teinté de régionalismes comme dans *Le Pays natal*. C'est d'ailleurs cette voie que Bordeaux va privilégier après la grande guerre.

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Pour ce qui est de la poésie et du théâtre, Péguy et Claudel se révèlent tous deux confits en dévotion, même si ce ne fut pas tout le temps le cas pour Péguy.

Charles Péguy (1873-1914) est né à Orléans dans une famille pauvre et c'est grâce au système des bourses qu'il parvient à faire ses études secondaires qui le conduisent jusqu'à Normale Sup où il finira par échouer au Concours de l'agrégation de philosophie, mais c'est là qu'il a profité des cours de Romain Rolland et d'Henri Bergson qui influenceront sa pensée et son œuvre. On peut distinguer trois grandes périodes pendant la vie de Péguy : une enfance pieuse, consacrée au travail, mais dans un esprit de contestation que ses professeurs estiment mal venu de la part d'un boursier (1873-1892), une découverte et une adhésion au socialisme en souvenir d'une enfance prolétarienne (1893-1907), une redécouverte de la foi avec une constante : un esprit de révolte (1908-1914). Son enfance se passe entre sa mère et sa grand-mère qui triment dur pour l'élever puisque son père décède alors qu'il n'a pas un an, mais c'est là qu'il acquiert le goût du travail bien fait, moteur et moyen de l'ascension sociale. C'est en Cagne qu'il abandonne la pratique religieuse, collabore à la *Revue socialiste* et fonde « La Société nouvelle de librairie et d'édition » (1898). Comme les affaires marchent mal, Péguy cède ses parts et fonde la revue *Les Cahiers de la quinzaine* (1900), ce qui lui permet de se publier, mais aussi de faire connaître des auteurs comme Romain Rolland, Julien Benda, Daniel Halévy ou André Suarès. Péguy le révolté va se mêler aux affaires du temps, prenant fait et cause aussi bien pour Dreyfus qu'en faveur des arméniens dès le début du génocide en Turquie. Il va également défendre Jaurès, son camarade de Normale Sup lorsqu'il sera attaqué. Lorsque la guerre éclate, Péguy, qui était lieutenant de réserve, est mobilisé et meurt dès le début de la guerre.

Le retour au nationalisme débute chez Péguy avec l'incident de Tanger. La France vient alors d'obtenir (1904), au nom de l'entente cordiale avec l'Angleterre, le protectorat sur le Maroc pour régler les problèmes frontaliers entre les deux pays. L'Empereur Guillaume II débarque à Tanger le 31 mars 1905 pour assurer le Sultan Adbul Aziz de l'appui de l'Allemagne. Dans son essai *Notre Patrie*, il conclut prémonitoirement … *tout le monde en même temps connut que la menace d'une invasion allemande est présente, qu'elle était là, que l'imminence était réelle*. Son retour à la foi est fort discret et très intériorisé, sauf quand il se rend plusieurs fois en pèlerinage à Chartres, lieu qu'il célèbrera dans son recueil de poésies *La Tapisserie de Notre Dame* (1913). Mais dès 1910, ce retour se manifestait dans sa pièce la plus célèbre :

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc (que l'on vient d'ailleurs fort opportunément de béatifier en 1909) qui est une sorte de monologue, de prière à trois voix reprenant l'essence de sa *Jeanne d'Arc* de 1897 sur le thème du mal et de la souffrance dans le monde. Puis il donne son premier recueil de poésie : *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (1912) et la même année une autre pièce : *Le Mystère des Saints innocents* (1912) où Jeanne d'Arc et Saint Louis symbolisent le patriotisme et la foi. Puis il donne coup sur coup trois recueils de poèmes : *La Tapisserie de Ste Geneviève et de Jeanne d'Arc* (1912), *La Tapisserie de Notre Dame* (1913) et *Ève* (1913) qui sont de longs poèmes mystiques.

Paul Claudel (1868-1955) a eu un parcours très différent. Il est né dans une famille de haut fonctionnaire, dans un bourg dont son grand oncle a été le curé. Il passe son adolescence en province et passe son Bac à Paris avant de rejoindre Sciences Po tout en faisant une licence de droit. Bien qu'élevé dans la religion catholique, c'est le 25/12/1886 qu'il a une « révélation » à Notre-Dame qui casse ses certitudes matérialistes : *J'acceptais l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur, je croyais que tout était soumis aux « Lois » et que le monde était un enchaînement dur d'effets et de causes que la science allait arriver après-demain à débrouiller parfaitement*, écrira-t-il dans *Contacts et circonstances* en 1940. Quant au choc culturel, il naît au même moment de sa découverte de Rimbaud : *La lecture des* Illuminations*, puis, quelques mois après* Une Saison en enfer*, fut pour moi un événement capital. Pour la première fois ces livres ouvraient une fissure dans mon bagne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel*… écrit-il dans le même ouvrage. Peu après, Claudel va envoyer la première version de sa pièce, *L'Endormie* (1887), en lecture à l'Odéon où elle fut oubliée jusqu'en 1925. C'est l'histoire d'un jeune poète idéaliste berné par des faunes. L'année suivante, c'est *Fragments d'un drame* (1888) qui est effectivement un extrait d'une pièce, *Une Mort prématurée* (1888), un drame sentimental, qu'il va détruire. C'est alors la première version de *Tête d'or* (1889) qui est l'expression de sa lutte entre le matérialisme et sa redécouverte de la foi. Il va réécrire cette pièce en 1894 en accentuant son côté religieux et mystique. Immédiatement après, c'est la première version de *La Ville* (1890) qui est une évocation de la Commune, où l'on trouve tout autant l'influence de Rimbaud que de Mallarmé, car il faisait alors partie d'un groupe (Schwob, Renard, Daudet) qui gravitait autour du poète. Cette même année, il est reçu au concours des Affaires étrangères et va entamer une double carrière : écrivain et diplomate, une activité qui

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

l'entraînera dans toutes les parties du monde. Il va donner la première version du *Partage de midi* (1906) qui est le résumé d'une aventure sentimentale et chaste qu'il eut avec Mme Rosalie Scibor-Rylska, épouse d'un affairiste, le temps d'une traversée de France en Chine. *L'Otage* (1911) est le premier volet de la trilogie des Coûfontaine. La pièce se déroule sous le premier Empire. Sygne de Coûfontaine se dévoue pour épouser un des « bouchers de 93 », Turelure, devenu Préfet, mais responsable de la mort de la famille des Coûfontaine, pour obtenir la délivrance du Pape emprisonné par Napoléon. L'année suivante, il donne une grande pièce mystique : *L'Annonce faite à Marie* (1912) qui est une suite de *La Jeune fille Violaine* (1892), une œuvre de jeunesse se déroulant dans un Moyen-Âge de convention sur fond de rivalité entre deux sœurs : la sainte Violaine (auteur d'un miracle) et Mara.

De grandes œuvres sont encore à venir, mais entre temps, avec sa famille, il lui faut régler le « problème » représenté par sa sœur aînée, Camille. Élève et maîtresse de Rodin (il a 24 ans de plus qu'elle), Camille est douée d'un exceptionnel talent, mais la famille a rejeté ce mouton noir qui vit dans le péché, qui dérange par ses fureurs et ses outrances. Camille qui vit seule et misérablement commence à montrer des signes d'agitation. Son frère et la famille s'empressent alors de la faire interner en 1913. Elle restera enfermée 30 ans et la famille ne réclamera pas son corps à sa mort, survenue des suites de la malnutrition due à l'occupation.

La même année, le bon Claudel donne *Le Pain dur* (1913)[6] qui se déroule sous le règne de Louis-Philippe et où l'on voit Louis de Coûfontaine affronter son père le Républicain Turelure et le tuer accidentellement. Louis épouse sa maîtresse, Sichel. *Le Père humilié* (1915) est le dernier volet de cette trilogie dramatique. La pièce se déroule pendant l'unité italienne et lors de l'annexion des États du Pape. Pensée, fille aveugle de Louis et Sichel, est enceinte des œuvres du neveu et fils adoptif du Pape, Orian de Homodarmes qui vient d'être tué pendant la guerre de 1870. Il donnera sa dernière grande œuvre, *Le Soulier de satin* (1924), un drame sentimental sur fond mystique. C'est sa pièce la plus célèbre et la moins jouée… elle dure presque 10 heures en version intégrale.

Claudel achèvera sa carrière diplomatique en 1936 et complétera sa retraite en entrant dans le conseil d'administration de la Société des Moteurs

[6] Si l'on repense à ce qui est arrivé à sa sœur, trente ans plus tard, on pourrait presque trouver ce titre prémonitoire!

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Gnome et Rhône où il est grassement rémunéré, Société qui collaborera avec l'occupant, ce qui satisfait un Claudel maréchaliste, heureux d'une France redevenue chrétienne, enfin loin des radicaux, des francs-maçons et des juifs : *La France est délivrée après soixante ans de joug du parti radical et anticatholique (professeurs, avocats, juifs, francs-maçons). Le nouveau gouvernement invoque Dieu et rend la Grande-Chartreuse aux religieux*… écrit-il dans son *Journal* le 06 juillet 1940. Il ne s'éloignera du maréchalisme qu'en août 1941 et, échappant aux foudres de l'épuration, il entre à l'Académie française en 1947 où il sera reçu par un autre académicien « bien pensant » : François Mauriac.

Les écrivains catholiques français de la fin du XIX^{e} siècle seront les représentants d'une France conservatrice, parfois revancharde, qui, faute de Roi, vont s'accrocher à l'image de celle qui, pour eux, symbolise la foi et la résistance : Jeanne d'Arc. Elle incarne un Moyen-Âge idéalement pieux et on voit en elle le début de la reconquête d'un territoire occupé, une sorte de croisade interne. Or, pour eux, la France d'alors est aussi bien occupée par l'Allemagne que par les rationalistes francs-maçons qui portent la Révolution industrielle. Ils s'inscrivent donc dans un passé mythique, qu'ils subliment dans leurs œuvres pour en faire renaître les valeurs, les trois vertus théologales de la première Epître de Saint Paul aux Corinthiens : la foi, l'espérance et la charité. Ils ont marqué cette époque et la littérature française, même si quelques-uns de leurs épigones, comme les écrivains régionalistes, vont se fourvoyer dans le maréchalisme et la collaboration en les discréditant quelque peu.

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Bibliographie

Barrès, Maurice, *Au Service de l'Allemagne*, Paris, F. Juvin, 1906.

Barrès, Maurice, *L'appel au soldat*, Paris, E. Fasquelle, 1900 (Col. « Bibliothèque Charpentier », « Le Roman de l'énergie nationale »).

Barrès, Maurice*, L'Ennemi des lois*, Paris, Perrin & C^{ie}, 1893.

Barrès, Maurice*, La Colline inspirée*, Monaco, Éditions du Rocher, 1993 (Col. « Alphée »).

Barrès, Maurice*, Le Génie du Rhin : Les bastions de l'Est*, Paris, Plon-Nourrit, 1921.

Barrès, Maurice*, Le Jardin de Bérénice*, Paris, Emile-Paul, 1911.

Barrès, Maurice*, Les Déracinés*, Paris, Emile-Paul, 1911.

Barrès, Maurice*, Leurs Figures*, Paris, E. Fasquelle, 1902 (Col. « Bibliothèque Charpentier », « Le Roman de l'énergie nationale »).

Barrès, Maurice*, Sous l'œil des barbares*, Paris, A. Lemerre, 1888.

Barrès, Maurice*, Un Homme libre*, Paris, Emile-Paul, 1912.

Beaumarchais, Jean-Pierre (de) & Couty, Daniel, *Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature française*, Paris, Larousse-Bordas, 1997 (Col. « In extenso »).

Benoit, Annick & Fontaine, Guy (éd.), *Lettres européennes : Histoire de la littérature européenne*, Paris, Hachette, 1992.

Bercot, Martine & Guyaux, André (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises : Le XX^{e} siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1998. (col. « La Pochothèque »).

Berthier, Patrick & Jarrety, Michel (éd.). *Histoire de la France littéraire : Modernité XIX^{e} – XX^{e} siècle*, Paris, PUF, 2006. (Col. « Quadrige »).

Bordeaux, Henri, *Âmes modernes*, Paris, Perrin, 1912.

Bordeaux, Henri, *La Robe de laine*. Paris : Nelson, 1928, 212 p.

Bordeaux, Henri, *Le Lac noir ou le sorcier Myans : roman*. Paris : Flammarion, 1924, 282 p.

Bourget, Paul, *Cosmopolis*, Paris, A. Lemerre, 1894.

Bourget, Paul, *Cruelle énigme*, Paris, A. Lemerre, 1886.

Bourget, Paul, *L'Émigré*, Paris, Nelson, 1927.

Bourget, Paul, *Le Disciple*, Paris, A. Lemerre, 1889.

Claudel, Paul, *Théâtre* in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1992 (Col. « Bibliothèque de la Pléiade », T 2).

Dierkens, Alain et al., *La Croix et la bannière : L'écrivain catholique en francophonie (XVII^{e}-XXI^{e} siècle)*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 2007 (Problèmes d'histoire des religions).

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)

Ferro, Marc, *Chronologie universelle du monde contemporain : 1801-1992*, Paris, Nathan, 1993.
Martin du Gard, Roger, *Jean Barois* in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1987 (Col. « Bibliothèque de la Pléiade », T 1).
Péguy, Charles, *Jeanne d'Arc*, Paris, Revue socialiste, 1897.
Péguy, Charles, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 1994 (Col. « Bibliothèque de la Pléiade »).
Rémond, René. *Le XIX^e siècle: 1815-1914*. Paris : Le Seuil, 1974, 248 p. (Col. « Points Histoire », n° H13, T 2).
Tadié, Jean-Yves (éd.), *La Littérature française : Dynamique et histoire*, Paris, Gallimard, 2007 (col. « Folio Essais », T. 1, n° 495).
Tadié, Jean-Yves (éd.), *La Littérature française : Dynamique et histoire*, Paris, Gallimard, 2007 (col. « Folio Essais », T. 2, n° 496).

BDD-A27394 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 13:01:38 UTC)